

Holy Lola
Le regard subjectif
Holy Lola, France, 128 min

Carlo Mandolini

Number 244, July–August 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59008ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mandolini, C. (2006). Review of [Holy Lola : le regard subjectif / *Holy Lola*, France, 128 min]. *Séquences*, (244), 41–41.

HOLY LOLA

Le regard subjectif

Avec une certaine retenue, voire même avec une distance qui par moments surprend, Bertrand Tavernier propose de suivre un couple qui plonge tête première et les yeux fermés dans une histoire d'adoption internationale qui a tout d'une aventure kafkaïenne.

CARLO MANDOLINI

Le dernier film de l'imposant réalisateur français Bertrand Tavernier est à l'image de son œuvre. Comme plusieurs de ses films, **Holy Lola** raconte en effet l'histoire d'individus confrontés à un système (social, politique, humain) qu'ils doivent apprendre à déchiffrer et à comprendre, afin de mieux l'affronter. Ici, un couple de français, Pierre et Géraldine, part à l'aventure (et carrément à l'aveuglette) pour le Cambodge avec l'intention d'y adopter une petite fille.

Mais ce n'est pas ce que Tavernier semblait avoir en tête pour Holy Lola. Sa mise en scène, transparente et fluide, étonne... et même déçoit quelque peu.

Dès les premières secondes, le générique du film évoque la forme d'un mobile d'enfant qui tourne sur lui-même. Le titre du film ne prendra sa forme définitive que progressivement. On se dit que ce mouvement annonce un film en mouvement, fuyant ou carrément insaisissable.

Mais ce n'est pas ce que Tavernier semblait avoir en tête pour **Holy Lola**. Sa mise en scène, transparente et fluide, étonne... et même déçoit quelque peu.

Ce n'est pas que le travail de Tavernier soit ici inefficace, comment pourrait-il l'être ? Mais, du même souffle, comment ne pas espérer plus de verve de la part du réalisateur de **L627** ? Tavernier avait pourtant sous la main une matière qui, de par sa dimension par moments carrément kafkaïenne, semblait tout à fait propice à une certaine déconstruction filmique, voire à une approche carrément surréaliste qui nous aurait sans doute mieux fait comprendre le trouble vécu par cet homme et cette femme qui perdent l'un et l'autre tous leurs repères à force d'être ballottés dans une situation qu'ils contrôlent de moins en moins.

Mais Tavernier, peut-être encore habité par le travail documentaire qu'il a récemment entrepris avec son fils, préfère plutôt aborder le scénario de Fanny Tavernier (sa fille) et Dominique Sampiero avec une attitude résolument réaliste.

Aussi, ce **Holy Lola** sera composé d'une série de véritables rituels (ni plus ni moins) finement observés et présentés méthodiquement : les nombreuses visites à l'orphelinat ou aux bureaux gouvernementaux, les rendez-vous manqués (au sens propre comme au figuré), les moments d'espairs déçus, les moments de détente à l'hôtel avec les autres couples en attente, etc.

Cette grande sobriété, il faut le dire, a tout de même le mérite de laisser le champ libre aux acteurs (Gamblin et Carré, solides) et à un portrait sensible, quoique plutôt convenu, de l'épreuve que cette aventure cambodgienne fera subir au jeune couple.

Car au-delà du simple récit sur une démarche d'adoption, le scénario de **Holy Lola** (Lola est le nom de la fillette que le couple adoptera finalement) ouvre grand la porte à un voyage initiatique qui offrira à Pierre et à Géraldine autant d'occasions de s'ouvrir à l'altérité et, surtout, à la différence des perceptions et à la subjectivité des regards.

Cette ouverture sera symbolisée par l'apprentissage progressif, par les protagonistes, de façons d'être et de vivre qui leur sont étrangères mais qui leur permettront cependant de maîtriser les codes essentiels à leur survie physique et psychologique : la rue qu'ils réussiront enfin à traverser et à comprendre, les pièges qu'ils apprendront à maîtriser, les refus d'obtempérer à une autorité abusive, etc.



Lorsque l'enfant paraît

Soulignons également au passage le parallélisme intéressant et plutôt audacieux que Tavernier propose entre le corps de Géraldine et le pays du Cambodge.

Le corps de Géraldine, souvent dénudé, est objet de désir pour son mari. Mais parfois ce corps, encore tourmenté par son incapacité d'enfanter et cicatrisé par l'éprouvante coelioscopie, se refuse au regard et au toucher. Il en va de même pour le Cambodge de Tavernier, pays aimé, désiré mais encore hanté et balaféré par les profondes cicatrices de la guerre, qui se refuse lui aussi lorsqu'on l'aborde pour la première fois.

Cette insistance de Tavernier de rester dans un mode de représentation réaliste et concret trouve peut-être son sens dans le dernier plan du film : son nouveau bébé dans les bras et sur le point de s'embarquer pour la France, Géraldine s'arrête devant une fenêtre de l'aéroport et s'empli les yeux une dernière fois de ce pays qui lui a fait vivre une expérience humaine profonde. Un sourire illumine son visage. Or, ce qu'elle observe demeure cependant hors-champ. Que voit-elle ?

En fait, tout le sens du film réside sans doute dans ce plan final qui rappelle que tout ici tient dans la qualité du regard. L'important n'est pas vraiment l'objet de notre regard, mais dans la façon dont on le regarde.

■ France, 128 min. — Réal. : Bertrand Tavernier — Scén. : Tiffany Tavernier, Dominique Sampiero avec la participation de Bertrand Tavernier — Images : Alain Choquart — Mont. : Sophie Brunet — Mus. : Henri Texier — Son : Dominique Levert — Dir. art. : Giuseppe Ponturo — Cost. : Eve-Marie Arnault — Int. : Jacques Gamblin (Pierre Ceyssac), Isabelle Carré (Géraldine Ceyssac), Bruno Putzulu (Marco Folio), Lara Guirao (Annie), Frédéric Pierrot (Xavier), Maria Pitarresi (Sandrine Folio) — Prod. : Frédéric Bourboulon — Dist. : Christal.